Retour au chalet – deuxième chant –

Une fois de plus il était monté là-haut, vers les lumineux pâturages. Les terrains dans les bas étaient nus, dégagés depuis longtemps déjà des dernières neiges, et même les paysans avaient achevé l'épandage du fumier qui s'était fait avec une rapidité surprenante à la mi-mars sur les champs très tôt ressuyés, montrant leur couleur de vieille herbe que percent déjà les premiers crocus. Il pouvait croire assurément que là-haut il devait en être de même, belle allure, tenue décontractée de printemps, espadrilles ! Et pourtant ce fut alors la neige sitôt passé le vieux couvert. La vieille, que recouvrait celle de la semaine dernière, toute belle blanche encore et qui renvoyait la lumière éclatante de ce bel après-midi, empêchait la couche sous-jacente de fondre. Celle-ci heureusement tenait sous le pas. Ainsi il n'enfonçait que là où elle recouvrait des branches. Il eut cependant très tôt les pieds mouillés, s'accusant de fou et d'imprévoyant, sans espoir qu'il ne se change jamais, de monter ici de telle manière, alors que l'expérience au contraire aurait du l'avertir. Que de neige, put-il se dire encore. La profondeur de la couche se voyait surtout par les pieds des sapins isolés autour desquels s'était fait un rond d'un mètre de profondeur par endroit.

Il pénétra dans la vraie forêt sans que rien ne change. Il suivit d'anciens chemins pour bientôt, après avoir gravi la dernière petite côte, retrouver la cabane qui, de toute évidence, semblait une nouvelle fois avoir passé aisément l'hiver.

Ces mondes, où, si tu les quittes, ce n'est que pour les retrouver plus tard rigoureusement pareils, avec ces choses figées, il te semble, parce que tu n'as pas été là et qu'il s'agit de la mauvaise saison. Même ambiance, même température ou humidité. Même silence ouaté où tu te recrées et ne décèles que ce qui provient de l'extérieur par la porte laissée ouverte, le vent dans les branches, un oiseau, un avion très haut dans le ciel. On est bien, tranquille, rasséné. Le temps ici n'existe plus. Ce qui se passe en bas pourrait t'être indifférent, à la limite même n'aurait jamais existé.

Mais peu après il quitta le refuge pour retrouver les pâturages, les plans, dit-on, où, dans les bords, sous les arbres, à l'abri de la neige, grands tas bruns, les fourmilières se réveillaient. Voici donc quand même ici revenu le printemps que suivra l'été, put-il penser. La saison sera-t-elle encore plus courte qu'elle ne l'est d'ordinaire, passera-t-elle plus vite, avec des feuilles d'un beau vert tendre un jour ou deux et puis déjà ce vert foncé qui rejoint celui des sapins ? Il marchait sur de vieux chemins. Il aurait été en l'air si c'avait été un mois plus tard, pouvait-il se dire vu la hauteur de la neige, et cela lui faisait une impression curieuse. Qu'est-ce que la neige en somme, dont bientôt toute trace ici, malgré l'épaisseur encore à fondre, aura disparu, en arriva-t-il à conclure au terme de sa réflexion ?

Et voici le chalet avec son grand toit incliné où la neige, descendue des tôles où elle n'a pas tenu, a constitué un tas énorme devant l'entrée. De telle manière qu'il faut joindre l'angle du bâtiment et se glisser derrière cette barrière si compacte pour atteindre la porte et sa serrure où l'on enfile la clé que l'on prend sur la vieille poutre, au même endroit toujours, ici les choses restent à leur place, immuables. Et voici aussitôt la cuisine, froide, voire glacée, humide, silencieuse, qui a gardé en elle six mois d'hiver. Ici, une fois de plus, le temps n'a pas compté, ni les jours ni les nuits, les volets fermés, sans lumière, travail de sape néanmoins des salpêtres enfermés dans le mur tout contre l'ancienne cave à fromages. Ca se dégreville ! Oui, tu ne fais rien et ça se dégrade. Et si tu n'y venais pas, tu le retrouverais comment, le chalet, dans dix ou vingt ans ?

- Y a quelqu'un, cria-t-il, manière à rompre le charme presque surnaturel des lieux, ou à chasser les fantômes endormis. Mais non, ne partez pas, restez avec nous, car vous êtes de bons fantômes et l'on vous aime. Ce sont tous ces gens des générations passées qui ont passé par là pour un jour disparaître.

Personne n'était venu depuis longtemps. Silence, obscurité. Il monta bientôt à l'étage. Il y retrouva plus de lumière. Voici donc la chambre neuve, celle où son père dormait quand il était berger. Les mouches crevées étaient par cent au-dessous de la fenêtre où elles s'étaient exaltées un jour de plein soleil et de chaud pour crever sitôt le froid revenu. Elles tapissaient le plancher.

- C'est dégoûtant, lui avait dit un jour sa fille, alors qu'il avait fait avec elle ce même type de visite et de promenade.

Et pourtant naturel. Les mouches vivent quelques jours et puis crèvent, laissant la trace de leur passage rapide par leur enveloppe charnelle désormais desséchée. Et il comparait à elles nous les humains. Simplement que notre trajectoire sera plus longue et que l'on n'acceptera pas que nous nous écroulions au pied d'une fenêtre par une belle matinée de printemps pour rester là, immobiles à jamais sur le plancher.

La photo de son père, avec sa musique à bouche, debout près de la porte du chalet, ce fut l'ancien berger, était toujours en place au-dessus du lit, mise contre la paroi de bois, jaune autant que le cadre, image qui n'aurait peut-être pas été assez lavée au tirage, pouvait-il se reprocher. Mais peut-être aussi que simplement le temps avait fait son œuvre, et que la lumière si intense le matin, la fenêtre unique donne au levant, avait mangé les couleurs et jaunit le papier.

Puis il passa dans la vieille chambre dont il avait poussé avec respect l'antique porte qui ne fait que peu de bruit sur sa charnière de bois à l'ancienne. Quel sanctuaire. En cette pièce respire l'âme de bien des générations de bergers. Ici est enclos une parcelle de l'histoire de nos montagnes poursuivie sur près de quatre siècles Vous ne les verriez peut-être pas. Par contre lui les devinait, ces anciens travailleurs, tous serrés les uns contre les autres dans leurs vieux habits de travail, mandzons crasseux, vestes diverses de toile tout autant sales et brunes, pleines encore des poils des vaches avec des restants de bouse, et les pantalons rapiécés, à leur tour salis, mal attachés à la ceinture, parfois avec une

simple ficelle, passés dans des bottes courtes ou des souliers qui ne feraient en aucun cas une saison de plus. On les retrouverait dès la fin de celle-ci dans la grande dépression qu'il y a derrière le chalet, avec leurs semelles usées jusqu'à la corde, avec un trou sur le dessus, celui de gauche, tandis que le droit aurait mieux tenu on ne sait pourquoi. Peut-être qu'il boitait, le berger, et que l'usure n'était pas uniforme. Et il la savait, la vie de tous ces hommes dont aucun, c'est certain, n'avait jamais fait fortune ni même gagné un peu correctement sa vie. On trimait pour peu, le travail était rude et les heures nombreuses. Ainsi les journées étaient longues, les nuits courtes où l'on se levait tôt dans la pleine obscurité qu'illuminait soudain un falot-tempête que l'on tenait à bout de bras. Et hardi petit, on partait rapercher dans les vastes pâturages qu'entrecoupaient de grandes et longues bandes de forêts plus noires encore que la nuit. Quelle existence. Les chiens étaient mieux que les hommes qu'ils accompagnaient parfois.

Mais là leur peine a disparu. Il ne reste qu'une odeur mémorable faite de fumées anciennes et de vielle bouse. Elle ne disparaît pas malgré les longues entre-saisons. Elle est immortelle, il semble. Elle est dans la matière même de ces planches jaunies, plutôt carrément brunes, elle est dans les poutres du plafond équarries à la hache il y a des cent ans. Elle est dans l'air même que l'on respire. L'odeur a été emprisonnée à jamais dans cette pièce que l'on pourrait croire hors du temps. Ainsi, quoique vous fassiez en bas dans la plaine, quoique vous pensiez et imaginiez, ici ça ne change pas. Ca n'a jamais changé depuis bientôt les deux siècles où cette chambre existe. Car avant, le chalet est plus vieux que cela, les hommes dormaient directement à l'écurie, ils étaient allés chercher sous les grands fayards proches les feuilles mortes dont ils avaient besoin.

Cette odeur, on la mettrait en bouteille pour la respirer quand on déprime.

Sa fille sur ce plan-là jamais ne pouvait le comprendre. Et pourtant c'était vrai, cette odeur est si bonne et si réconfortante. C'est l'odeur d'une civilisation, celle que connurent ces ancêtres en remontant jusqu'à la dixième ou quinzième génération. C'est celle de tous ces pauvres diables de bergers et de fromagers, celle de ces quatre mois d'été et du début de l'automne où tu n'as que ce monde-là, enfermé entre les quatre murs du chalet, avec la pâture que l'on trouve autour et les forêts. Ni plus ni moins. Tu ne le quitterais pas pendant quatre mois. Pour les jeunes, en bas, le temps d'une école de recrue, pour toi, ici, d'une saison d'alpage. De ces périodes dont parfois l'on ne voit jamais le bout. A compter les semaines, les jours, les minutes, et quand ce n'est pas les secondes ! On rêve d'autre chose, de plus de liberté, d'autres paysages, d'être seul, de fuir, de courir, de respirer enfin. A la limite de ne plus connaître cette odeur trop tenace et si forte. Et pourtant, même si elle émane d'un monde dur et d'une monotonie à te briser, on l'aime. C'est une odeur de l'ancien temps. Avec elle on remonte dans les âges pour presque les toucher, les vieux bergers, et leur dire un mot ou deux :

- Alors Messieurs, la saison est bonne ? Vous avez assez d'herbe, vos génisses et vos vaches sont pleines ? Vous aurez assez de lait pour faire de beaux et bons fromages, pétris de qualité, pâte fondante, goût de noisette et sans lénures ?

De ces choses que l'on dit quand l'on monte au chalet.

La table restait là contre la paroi, d'un étrange vernis grenat, tailladée, depuis si longtemps et sans même qu'elle ne serve plus, avec des couleurs délavées qui laissent voir la texture grise du bois. C'est une table allongée, avec un vieux tiroir dessous où il n'y a rien, biscornue, aux pieds fragiles et courbés. Elle est ordinaire. Mais elle est là quand même depuis si longtemps. Elle accompagne les deux lits aux mauvais matelas où plus personne ne dort depuis que son père ne montait plus lui non plus. Car c'était lui, le seul, qui donnait une âme au chalet. Il y avait le chalet et lui, lui et le chalet. Ils faisaient la paire. Ils se complétaient. Il le voyait, son père, quand il arrivait, souvent appuyé au clédar, là, près du mur. C'était-là son monde où il ne s'ennuyait pas. Et qu'importe la solitude, quand elle est vécue sur les pâturages. Il descendait pour dîner. Et puis il remontait. Comme si les deux heures qu'il avait passées en bas, lui avaient été moins utiles et moins heureuses que s'il les avait vécues en haut. Son départ pour le retour sur les pâturages ainsi prenait parfois l'allure d'une véritable fuite.

Il allait redescendre à la cuisine. Alors il refermait la porte sur la chambre, sur sa pénombre douce et silencieuse. Il empruntait les escaliers très raides. Il s'appuyait aux poutres dont la matière avait été polie là où on la touche. Ca devient lisse. C'est la main de l'homme quand les journées sont répétitives et que l'on accomplit les mêmes gestes, toujours. Il refermait la porte du bas dont le bruit de serrure était si familier. La cuisine et puis à nouveau ce paysage d'hiver quand il avait recoté la porte. Cette neige épaisse dans laquelle il serait sincèrement mieux à ski qu'à pied. Quelle descente il pourrait alors faire. Demi-heure et puis hop, déjà la maison. Tandis que maintenant il lui faudrait marcher longtemps pour renouer avec le printemps et alors même qu'il laisserait enfin derrière lui le plein hiver.

Il avait retrouvé le village. Il avait vu ces choses que l'on voit tous les jours, mais découvertes le dimanche d'une vie triste et douce qui n'est assurément pas celle de la semaine.

L'avez-vous remarqué, les dimanches après-midi, sur la fin, on a véritablement l'âme inquiète et triste. Cela s'expliquerait-il seulement parce que le lendemain c'est le lundi ? Et que le lundi, quoique l'on pense ou dise, c'est le moins bon jour de la semaine ?